



Happy Culture: Manon Garcia, une philosophe inspirée

Séminaire Nîmois 2023
De la notion
d'engagement



Ce séminaire restera anecdotique, léger changement de dernière minute géré avec brio par Carole Ruffiat et son équipe, nous avons pu nous retrouver en de nouveaux lieux pour ce séminaire Nîmois 2023. Coïncidence avec le thème choisi peut-être, en tous cas, merci à tous ceux qui se sont engagés pour que cet évènement qui nous est si cher ait pu se dérouler au mieux.

Ce n'est donc pas sans gage que l'on s'engage, ce thème aura été instructif au travers des interventions de Chrystel Benoit-Marhuenda (Présidente de la FFDP), Martine Alberghi (Directrice de l'institut de Pau) et Éric Simon (Directeur de l'institut de Paris).

Tout engagement implique une transformation, un point de non-retour. On pose « sur la table » quelque chose contenant une part plus ou moins importante de notre libido, une possession, une part de soi, son honneur... qui se risque à la castration à partir d'une promesse. Selon sa nature, l'engagement sera soumis au cadre qui lui incombe c'est-à-dire à l'éthique en place ou encore au contrat en vigueur, mais également à la temporalité, car plus l'on mise sur le long terme plus la tour des promesses est haute, dépendante de la qualité de son socle et de son matériau pour résister à l'apesanteur et autres aléas dans le temps.

La cohérence des différents aspects de l'individu sont importants car tout comme les pulsions, les engagements peuvent parfois se contredire quant aux intérêts qu'ils visent.

Désir, besoin, envie, comme toujours les conflits psychiques et les mécanismes de défense qui s'y rattachent risquent d'échafauder une construction bancale, quand par exemple le besoin d'une reconnaissance par autrui vient contredire des désirs d'indépendance et inhiber des sentiments authentiques plus aptes à l'adaptation.

Course à l'idéal du Moi ? Sacrifice ? Amputation moïque ? masochique ? Le socle de la tour est fait de croyances, potentiellement vulnérables à la corruption ou à la simple volonté de destruction. A partir du moment où nous sommes au monde, le point de non-retour est franchi, et il en sera ainsi toujours, car vivre c'est risquer la castration et que quoi que l'on fasse, que l'on fuit, que l'on sublime, que l'on triche, ou que l'on se batte, toute action nous met face à notre responsabilité, nous aurons à assumer nos engagements tant bien que mal.

Pour le moment plongeons dans la saison estivale avec l'idée de nous faire plaisir autant que possible ! En attendant de vous retrouver prochainement, je vous souhaite un très bel été à tous !

A. Darsel



Retrouvez Psy Chic sur : <https://armandarsel.wixsite.com/psychanalyste-/psy-chic>

Le séminaire Nîmois du 13 Mai 2023, en bref...



Éric Simon, Chrystel Benoît Marhuenda, Martine Alberghi

Par Éric Simon

L'engagement est au cœur de la relation entre l'analysant et l'analyste. Il est aussi consubstantiel à l'analyste, non seulement dans sa fonction et sa relation avec l'analysant, mais plus généralement en tant que Sujet, en tant qu'Homme.

Entre l'analysant et l'analyste, s'il n'y a bien sûr pas de relation thérapeutique sans engagement réciproque, dans l'ici et maintenant de la séance, il faut tout de suite remarquer que cet engagement n'est pas du tout symétrique. Nous examinerons donc ces différentes formes d'engagement :

Du point de vue de l'analysant :

Au sens premier, engager, c'est mettre quelque chose en gage, en garantie d'une promesse (donc d'une parole) ou de la contraction d'une dette, avec le risque de perdre l'objet mis en gage si la promesse n'est pas tenue ou si la dette n'est pas remboursée...

On perçoit tout de suite l'ambivalence : on s'engage à la fois soi-même, donc quelque chose du narcissisme est en jeu, mais on s'engage aussi dans quelque chose, et ici c'est bien la relation d'objet dont il est question. Cette ambivalence entre narcissisme et relation d'objet sera présente en permanence dans cette idée d'engagement.

Ce qu'engage l'analysant dans l'analyse, c'est son propre inconscient, son savoir « insu ». Au départ, l'analysant ne sait pas dans quoi il s'engage. Le plus souvent, il ne connaît la nature de sa vraie demande. Il demande qu'on le soulage, qu'on le débarrasse d'une souffrance dont, en fait, il ne sait rien. C'est cet « insu » qui va permettre de renverser les enjeux du savoir : c'est bien l'inconscient de l'analysant, plutôt que l'analyste (le sujet supposé savoir) qui sait quelque chose de lui...

Cet engagement doit s'accompagner, de la part de l'analysant, d'une forme de désengagement. Au-delà même de l'analyste qui accueille la parole, c'est, comme on vient de le dire, in fine le patient qui se met à l'écoute de lui-même, de ce qu'il ressent, des pensées qui le traversent, bref de son propre inconscient. Pour s'entendre lui-même, l'analysant doit donc de désengager d'une parole qui n'était pas la sienne : la parole d'un autre, de l'Autre, ou ce qu'il pense que l'autre veut entendre.

C'est bien de cela qu'il s'agit lorsque l'analyste ne répondant pas directement à la demande initiale du patient, cette suspension de la réponse va permettre à l'analysant de se dégager de cette demande initiale (de sa « plainte », de son statut de victime...), pour se réengager dans une autre direction, celle de sa responsabilité, de sa Vérité. C'est donc en s'engageant que le patient va pouvoir reconnaître sa part de responsabilité dans sa souffrance, répondre de son désir inconscient. Mais si l'entrée dans la cure se fait avec un désir de savoir, savoir dont l'analysant pense qu'il lui manque, que c'est l'analyste qui le détient, il va s'agir à la fin, pour l'analysant, d'accepter que ce savoir qu'il a finalement révélé, reste manquant, incomplet, partiel. C'est un savoir sur son inconscient, certes, mais l'analysant, comme tout sujet, ne saura jamais tout de son inconscient. Il faudra donc qu'il accepte cette castration.

Donc trois temps dans cet engagement de l'analysant : un engagement dans la démarche qui repose sur une croyance, puis un désengagement de cette croyance, et enfin un réengagement dans sa parole propre, sa responsabilité.

Du côté de l'analyste...

L'engagement de l'analyste est une question éthique. L'analyste s'engage à la fois dans sa clinique, vis-vis de ses patients, mais il ne peut pas non plus échapper à une forme d'engagement dans le Monde. Souvent, ces deux engagements vont de pair.

L'analyste s'engage d'abord lui-même, à travers l'analyse didactique, dans cette démarche de mise à nu de son inconscient, celle-là même dont nous avons parlé à propos de l'analysant. C'est cette démarche qui rend la psychanalyse tout-à-fait spécifique par

rapport à toutes les autres disciplines thérapeutiques. Freud nous a montré le chemin, à travers l'exposé de ses rêves ou son « auto-analyse » avec Fliess, de cet impératif de dévoilement de soi-même, de tension et de remise en question permanente, du fait de cette expérience, des idées qu'il croyait avoir acquises.

Cet engagement s'exprime in fine par l'acte d'autorisation. Comme le rappelle Lacan, et même s'il est autorisé, puis supervisé, le psychanalyste s'autorise d'abord de lui-même, à exercer son métier, c'est-à-dire à s'engager, à devoir assumer sans délégation de pouvoir la place qu'il s'est autorisé à prendre et que l'analysant lui a donné, bref, à prendre ses responsabilités.



Vis-à-vis du patient, l'éthique du psychanalyste impose là encore un mouvement multiple : se désengager d'abord de son propre savoir, pour pouvoir s'engager dans l'écoute, et enfin se désengager de la relation transférentielle pour permettre justement à l'analysant de s'engager dans ses responsabilités.

Pour revenir à la demande de l'analysant, même si l'engagement de l'analyste renvoie à une « responsabilité », une capacité à répondre, l'analyste s'engage justement à se passer d'une conception du savoir (de son supposé savoir) qui se contenterait d'être un simple manque à combler, une réponse à une demande. Il lui faut accepter (et faire accepter à l'analysant) que le savoir est en lui-même une perte, un manque que rien ne viendra combler. L'analyste doit se débarrasser de cette illusion qui consiste à croire qu'il possède la solution à la souffrance de son patient, même si ce dernier, comme nous l'avons vu, vient le voir justement parce qu'il croit que ce « sujet supposé savoir » va le guérir.

Enfin, l'analyste doit accepter d'être « abandonné », d'être délogé du « temple » où l'analysant l'avait logé, de se désengager pour que l'analysant puisse, lui, s'engager dans cette nouvelle voie qui le soustrait à son déterminisme conflictuel inconscient, par exemple à son Surmoi tyrannique, pour exercer ses responsabilités le mieux possible.

Reste la question de l'engagement de l'analyste dans le Monde, en tant que Sujet, engagement qui peut d'abord poser de la réponse à apporter à un analysant qui manifesterait une prise de position, sociale ou politique, un regard de révolte sur le Monde, et que le patient inviterait l'analyste à partager.

L'analyste peut en effet se trouver « tiraillé » entre sa « neutralité bienveillante » d'un côté, et sa sympathie pour l'engagement de son patient qui parfois, en particulier dans le cadre professionnel, peut être en partie responsable de ses souffrances. L'analyste doit-il s'abstenir (Lacan parle d'ascèse) face à cette demande qui émane de l'analysant ?

Certes, les traumatismes qui viennent du monde extérieur, et en particulier de la violence du monde professionnel, doivent être entendus, et traités en tant que tels, mais il me semble que l'analyste doit rester vigilant face aux fantasmes inconscients du patient qui, à travers son indignation ou sa révolte, peuvent mettre en évidence des motivations dont l'origine inconsciente est justement à interroger.

C'est justement la conscientisation de l'origine de ces mécanismes (par exemple : une identification au « bon sein » apte à répondre de façon comblante à tous les malheurs du monde...) qui va permettre à l'analysant de s'engager dans la voie d'actes « authentiques », y compris d'engagements sociaux ou politiques.

En fait, c'est la double dimension de l'analysant, à la fois sujet singulier, mais aussi sujet pris dans le collectif, sujet social, que l'analyste doit prendre en compte. La psychanalyse s'inscrit dans cette dialectique : certes Freud a bien montré que la culture impose des frustrations, mais Lacan nous rappelle aussi que le Sujet est construit par l'Autre, en particulier par le désir de l'Autre et par l'ordre symbolique, le langage. Et surtout, il reste toujours manquant, « divisé ». Il s'agit donc pour l'analyste de distinguer chez son patient ce qui relève de cette division, de cette « castration symbolique », c'est-à-dire une division interne, intrapsychique, de ce qui renvoie à un refoulement « secondaire », lié lui à une division cette fois-ci entre le Sujet et le Monde extérieur, l'Autre, entre la liberté individuelle et les contraintes collectives.

Pour autant, il faut rappeler que la neutralité bienveillante de l'analyste reste avant tout un moyen technique, un dispositif de la cure. Ce n'est pas une éthique en tant que telle. Au contraire, l'éthique du psychanalyste, de mon point de vue, doit, l'engage dans son rapport au Monde, en particulier en dehors de la cure. Freud le premier nous rappelle le pouvoir subversif et même l'exigence de subversion de la psychanalyse « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste... »

Cet aspect de l'engagement renvoie donc à la question du rôle que la psychanalyse joue dans le rapport de l'individu au monde ou à la société qui l'entoure : la psychanalyse n'a pour but ni une pure adaptation de l'individu au monde extérieur, ni un pur rejet de ce monde. Elle doit donner à chacun la possibilité de trouver sa vérité, de s'éveiller (Ferenczi), de subvertir le déterminisme, en particulier social, dans lequel l'analysant était engagé, mais elle peut aussi offrir une perspective d'éveil, de subversion, à l'humanité, ne serait-ce que par ce qu'elle refuse tout dogme, tout idéologie, tout embrigadement, tout atteinte à la singularité du Sujet, et ces atteintes sont toujours aussi nombreuses qu'à l'époque de Freud, quand on

pense à toutes les formes de déshumanisation ou de désobjectivation qui nous menacent, des nouvelles formes de scientisme aux fanatismes religieux, en passant par le consumérisme narcissique...

L'éthique du psychanalyste s'étend donc à toute sa vie. Il appartient au monde, en tant que citoyen, que conjoint, que parent, etc. Là encore, Freud nous a montré le chemin. Que ce soit dans la défense de l'homosexualité, dans le « scandale » de la sexualité infantile, dans la défense de l'analyse profane et le combat contre la récupération de la psychanalyse par les psychiatres, Freud a pris position, il s'est engagé....

Par Martine Alberghi



Dans le cas clinique que je vais vous présenter, j'aborderai la notion d'engagement d'une patiente dans le cadre de son travail, mais j'aborderai également l'engagement du psychanalyste dans la conduite de la cure, en raison de sa double appartenance, au champ clinique d'une part et au champ social d'autre part.

Lorsque je rencontre Clara, elle est en arrêt de travail depuis trois mois, elle se décrit comme dépressive, « n'ayant le goût à rien », elle se sent « inutile ». Clara a 43 ans et travaille dans une grande entreprise depuis 23 ans. Elle est mariée et a deux enfants.

Clara s'était très investie dans son travail elle était d'autant plus engagée, qu'elle y trouvait la reconnaissance qui lui avait jusque-là fait défaut. Le travail a été pour elle, un véritable catalyseur et une véritable bouée de sauvetage ainsi qu'un moyen de mettre à distance toute une problématique personnelle.

Le père de Clara était très sévère et strict, elle n'avait que peu de liberté. Elle a rompu les liens avec sa mère de laquelle elle ne s'est jamais sentie aimée, faisant état de mauvais traitements et parfois même d'un certain sadisme. Clara a toujours eu la sensation d'avoir été l'enfant décevant, ou plus exactement l'enfant de trop, pour cette mère, qui ne lui manifestait que peu d'intérêt que ce soit pour sa personne, ou pour sa scolarité dont elle s'est totalement désintéressée.

Dès que possible, elle a trouvé un travail et pris un appartement afin d'être autonome, puis a rencontré celui qui deviendra son mari et père de ses enfants. Ainsi, la problématique familiale éloignée du quotidien fut comme une histoire classée, et ce pendant

des années, plus exactement jusqu'à ce « burn out » comme elle le nomme.

Totalement engagée dans son travail, celui-ci lui apportait reconnaissance, autonomie, une véritable identité. Colmatant les failles de son terrain psychologique liées à son enfance.

Mais la détérioration des conditions de travail va jouer un rôle majeur dans sa décompensation. A la suite de la fusion de sa société, elle se retrouve avec deux directeurs, ainsi qu'avec des intermédiaires de sorte qu'elle ne peut plus s'adresser directement au directeur comme avant.

Elle se sent alors rétrogradée, devenant un simple exécutant presque anonyme. On lui confie de moins en moins de mission, on « l'occupe », on lui fait faire des choses qui n'ont aucun intérêt.

Clara se sent humiliée, isolée et plus du tout considérée, son travail n'a plus aucun sens. Quand elle se plaint de cette situation, sa motivation, son engagement son adaptabilité sont remis en question. Puis elle accepte de suivre une formation dans laquelle elle s'engage à nouveau totalement. Mais une fois la formation terminée, rien ne change, elle demande qu'on lui confie des tâches pour mettre en pratique ses nouvelles compétences, mais en vain.

Des symptômes tels qu'insomnies, angoisses, commencent à se manifester, alors Clara se questionne, se remet en cause, elle doute d'elle-même, mais aussi de ses compétences, et quand elle va solliciter deux jours de congés ils lui seront refusés, « c'est la goutte d'eau » dira-t-elle.

Suite à ce refus, Clara s'effondre et sombre dans une grande dépression. Son médecin traitant lui prescrit un arrêt de travail et des antidépresseurs. Elle évoque qu'elle a envisagé le suicide, tant elle se sent inutile et qu'il lui arrive d'y penser encore, même si elle en a honte, car ne plus travailler lui ôte toute raison d'être.

On peut rappeler que si le travail évoque une activité économique il est aussi un aspect de l'existence sociale mais également un étayage de la construction de soi. Pour Clara, le mal être au travail est la conséquence d'un déficit de reconnaissance, d'une activité dévalorisée, non reconnue et qui perd son sens.

Mais il est aussi la conséquence d'une vulnérabilité identitaire source d'un manque à être, d'un conflit entre les aspirations existentielles et leurs réalisations. Il est pour Clara une rupture interne entre le moi et l'idéal qui fragilise les assises narcissiques.

Ainsi la valeur travail a une importance symbolique incontournable au croisement du psychique (estime de soi, enjeux narcissiques) et du social (regard des autres, statut social selon la profession).

Le travail est alors l'élément clé renforçant des liens entre des processus psychiques d'idéalisation, de projection et d'introjection, de sublimation, et des processus organisationnels de sélection, d'évaluation, de répartition, de classification, de production.

On peut en effet émettre l'hypothèse que si le salarié s'investit trop au travail c'est qu'il a un besoin éperdu de reconnaissance non obtenue dans l'enfance, et le lien à l'autorité peut toujours être travaillé sous l'angle de la rivalité avec le père. Les identifications aux parents et à leur métier sont de bonnes pistes d'explications des situations d'échec professionnel, etc ... Mais comment dire à l'ouvrière qui souffre des 27 bouchons qu'elle visse par minute que ses conflits psychiques l'ont conduite là où elle est ? Est-ce que le psychanalyste ne doit pas chercher à comprendre l'impact de l'organisation du travail sur le fonctionnement psychique ?

Si l'on se réfère aux travaux de Christophe Dejours, de Vincent de Gaulejac, qui est un des représentants français de la sociologie clinique mais aussi de Marie Pezé, psychologue et 2psychanalyse, qui a créé le réseau de consultation « Souffrance au travail » on com-

prend que le système managérial au service de la performance financière est la cause première du mal-être au travail et non la fragilité des individus. On peut rappeler également que l'interrogation de Freud sur la conjonction entre trouble psychique et civilisation est précoce et permanente dans son œuvre, il formulera dans *Malaise dans la Civilisation* que : la souffrance psychique n'est pas seulement psychogène, elle a une origine sociale, dans la culture, elle résulte des relations humaines.

Dès lors, il faut bien faire la part des choses, et en tant que psychanalyste de mon temps et de la société dans laquelle je vis, je ne peux que m'engager. Il ne fait aucun doute que le travail, qui est une source d'estime de soi, de liens et de reconnaissance sociale, expose de plus en plus les individus à l'angoisse de n'être plus à la hauteur, au stress de la compétition, à la souffrance psychique qui pousse certains

jusqu'au suicide. Pour reprendre les propos de Vincent de Gauléjac dans son livre « Travail, les raisons de la colère » Lorsqu'on parle d'exploitation on s'interroge en termes d'inégalité et d'injustice, lorsqu'on parle de violence on s'interroge sur les enjeux de pouvoir et de domination, lorsqu'on parle de souffrance on s'interroge en termes de symptômes physiques et psychiques. Depuis une dizaine d'année les termes de violence et de souffrance au travail ont été progressivement abandonnés au profit de l'expression « risques psychosociaux ». On remarquera que le terme « risque » est bien plus neutre que celui de violence. Le mot violence désigne en effet clairement la responsabilité de l'entreprise et de son fonctionnement.

Pour Clara, des traumatismes primaires ont été ravivés par ses conditions de travail qu'il me semble important d'examiner dans un premier temps.

Marie PEZE dans son livre « travailler à armes égales » indique: « Impossible d'oublier que les pathologies spécifiques au travail sont des pathologies de la solitude prescrite. Voilà pourquoi le patient ne doit pas être mis en situation d'écoute neutre et bienveillante. Ecouter le vécu subjectif du salarié et le rapporter sans cesse à sa problématique personnelle revient à le rendre responsable de sa désaffiliation ».



Clara, au fil des séances a refait son parcours professionnel, nous avons analysé son rapport au travail pour ensuite entrer dans la dégradation progressive de ses conditions de travail. Ainsi, Clara a pu se rendre compte à quel point, lorsqu'elle était encore en poste, elle avait interprété la situation comme relevant de sa responsabilité. Clara doit déposer sa souffrance mais aussi la déconstruire, comprendre les mécanismes dont elle a été l'objet, et reconstruire sa compréhension de la situation.

Clara parlait de burn out, il s'agit plus exactement d'une mise au placard (bore out). Si on en revient à la question de la vulnérabilité psychologique de Clara, elle ne peut pas être tenue pour une cause déterminante, même si les failles au niveau de l'identité de Clara peuvent se révéler lors de cette décompensation, et se raviver. Si le travail peut générer le meilleur et permettre à beaucoup d'individus de surmonter

Par Chrystel Benoit-Marhuenda

D'une certaine manière, que l'on apparaisse aux yeux du monde comme une personne engagée ou pas, nous le sommes de fait, comme engagés dans la vie du seul fait d'être nés.

S'engager à ne pas l'être, au nom d'une liberté par exemple, revient déjà à signer un pacte avec soi-même et par conséquent avec les autres : l'objet Liberté peut remplacer l'Autre Sujet, c'est particulièrement le cas à propos de l'engagement amoureux.

Ainsi, la façon dont l'individu s'engage traduirait une manière de faire sien cet engagement de fait, celui de devoir être quelqu'un dans un monde organisé qui tôt ou tard nous demande des comptes, ou peut-être au contraire d'y résister, ou encore de le subir.

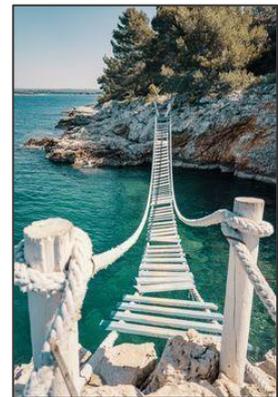
Ni l'objet élu, ni le niveau d'expression de cet engagement n'en permettent une véritable mesure.

Au fond, il est des êtres profondément engagés qui n'en montrent rien ou peu de choses, d'autres au contraire à l'engagement manifeste mais dont l'objet pourrait être interchangeable. L'attitude engagée est alors au-delà de l'objet et de la valeur qui lui est accordée.

Ce que cela nous dit, sans doute, c'est que l'engagement ne part pas toujours du même endroit, ne veut pas dire la même chose, ne nourrit pas les mêmes faims, et se pratique, pourrait-on le résumer ainsi, à différents niveaux d'altérité.

efficacement les failles de leur terrain psychologique, il faut bien admettre qu'il puisse à l'inverse jouer un rôle majeur dans les décompensations.

Clara a pu faire ainsi la part des choses, sa réinterprétation du réel lui a permis de comprendre la violence dont elle a été l'objet dans le cadre de son travail. Toutefois, si cette première phase de la cure a été indispensable et nécessaire, cela reste insuffisant, car on l'a vu, le travail de Clara, son engagement renvoient à son histoire singulière et son effondrement a révélé ses failles. Comme tout deuxième temps du trauma, l'épisode vécu fait forcément écho aux aléas de son histoire individuelle consciente et inconsciente. Il s'est donc agi dans un deuxième temps de la cure, d'entamer avec Clara ce travail d'analyse sur son histoire singulière et personnelle, travail dans lequel Clara s'est engagée pleinement.



Plus la notion d'engagement est narcissique, condition identitaire non-négociable, moins sans doute remplit-il l'une de ses fonctions essentielles :

Faire exister le sujet dans le monde, à travers un investissement psychique qui le rend en partie décisionnaire, en partie actif et plus ou moins légèrement ou massivement influenceur dans ce même monde, monde dont il a une connaissance plus ou moins étendue, plus ou moins ouverte.

La notion d'engagement revêt donc bien des formes, il s'agirait de ne pas trop se fier à la forme prise justement, mais plutôt au fond, à la source, pour mieux l'appréhender chez chaque sujet concerné.

Ainsi, par exemple, l'engagement, peut être induit essentiellement par une nécessité narcissique : rester fidèle aux objets premiers, psychiquement superposé ou à proximité optimale, en conservant un idéal identitaire générationnel parfois, une opinion politique, une appartenance sociale, une façon d'être.

Ou encore, revêtir une forme de devoir moral : préférer mettre sa vie en danger plutôt que d'accepter une injustice, être « juste » ... Les deux ont de toute façon quelque chose à voir avec le narcissisme, mais pas tout à fait aux mêmes endroits du narcissisme.

Pour l'un il pourrait y avoir une impossibilité de modifier l'appartenance par la remise en question, pour l'autre il s'agirait d'un idéal du Moi qui ne supporterait pas une si grande entorse à ses valeurs. Dans ces deux cas, le moteur émotionnel différencie la façon dont la prise de position s'impose : la peur de perdre l'autre, de s'y perdre narcissiquement par conséquent pour l'un, ou le maintien de valeurs morales constitutives d'une bonne appréciation de soi, mais de soi tourné vers l'autre, autrement dit, de valeurs morales et sociales élaborées dans le temps et parties prenantes de l'idéal du moi.

Soi inclus dans un Autre dont on ne peut se départir, ou Soi inclus dans un monde qui inclus lui-même tous les autres, autrement dit au sein d'une société, voire d'une Humanité. La différence, tiendrait donc en partie de ces éléments, à quel point l'engagement prend racine dans des processus primaires, ou au contraire suit l'évolution grandissante des processus secondaires élaborés.

L'état du narcissisme est donc impliqué dans la notion d'engagement, si celui-ci a pour fonction de permettre au Sujet de prendre sa part de responsabilité et d'action sur le monde, alors cela signifie qu'il accepte d'y occuper une place.

C'est-à-dire, non pas toute la place, non pas toutes les places car il faudra choisir l'objet de son engagement, ni, bien entendu, aucune place.

Cela implique par conséquent faire des choix, élire son, ses objets d'engagement et par là-même, renoncer aux autres, voire s'y opposer, car s'engager pour, c'est aussi s'engager contre, parfois. Ainsi donc, la notion d'engagement ne peut-elle sans doute s'envisager sans celle du non-engagement :

Un engagement qui se situe au plus près de la prise en compte de l'ensemble de ces éléments implique lui-même l'idée que, tout engagement aussi intense soit-il, ne saurait être absolu.

Au sens où prendre sa part d'investissement et d'action ne saurait annuler les aléas, les éléments extérieurs et les processus d'évolution internes qui modifient les choses et leur appréhension.

Mais, dès lors que l'on mesure ces choses-là, ne serait-ce qu'en les pensant ou les disant, dès lors que l'on admet la notion de limites, dans le temps, dans l'espace, dès lors que pour toujours, quoiqu'il arrive,

et où que je/tu sois, sont envisagés, même à peine, comme relatifs, alors peut-on encore s'engager ?

Cela vaut-il la peine, est-ce suffisant pour y donner de Soi ?

Peut-être que, l'engagement le plus juste, serait celui qui prend une certaine mesure de la part incontrôlable des choses, une forme d'engagement malgré tout, c'est-à-dire un élan dont l'individu est capable, aux endroits qui comptent pour lui vivant parmi les autres, à la fois certainement contraint et un tant soit peu libre, qui accepte, qui y met de Soi (« S »'engage=engage Soi), parvient à donner une valeur à son engagement, à l'objet de son engagement, et secondairement à lui-même, malgré la limite possible de cet engagement.



Malgré et avec la marge limitée de manœuvre qu'il a bien souvent.

Malgré et avec les doutes qui pourraient être opposés à cet engagement en tant que vérité.

Là se trouve certainement l'essentiel du sujet comme du Sujet : la part de doute, la contre-opinion, ce qui pourrait lui être opposé. Les contre-arguments,

l'individu devrait pouvoir se les opposer lui-même, autrement dit, pratiquer l'exercice de penser contre soi, non pas pour changer d'avis, mais pour savoir, tant que faire se peut, pourquoi, pour quoi il s'engage, pourquoi il pourrait aussi ne pas le faire.

Et c'est là peut-être, là plus sûrement, qu'une fois qu'il choisit malgré tout, ses opinions religieuses, politiques, les idées auxquelles il tient, les valeurs sociales, morales, la plaidoirie de l'avocat qui défend ou accuse, la position de l'employé envers son patron, celle du chef d'entreprise envers ses équipes, les promesses de couples, celles qui scellent l'amitié, l'interprétation que livre le psychanalyste, son attitude envers ce patient-là, sa croyance, sa confiance envers la discipline qu'il pratique.

Une fois que le Sujet tient compte des limites imposées par la vie, l'extérieur qui ne relève pas de sa propre volonté, le temps qui passe, l'impermanence des choses qui va avec, cet engagement malgré et avec tout cela, est alors sans doute des plus éclairés qui soit, et toujours, bien sûr, tant que faire se peut.



HAPPY CULTURE



Manon Garcia, une philosophe inspirée

Née en 1985, elle est agrégée de philosophie en 2014. En 2017, elle passe sa thèse portant sur la « soumission consentie ». Elle obtient en 2016 un poste d'enseignante à l'université d'Harvard, puis un poste de chercheuse et enseignante à l'université de Chicago.

Elle part de ses intuitions et de son histoire pour mettre les questions qu'elle se pose à l'épreuve des concepts des grands philosophes, de Hegel à Beauvoir. Elle conjugue la tradition française, où l'on se confronte aux œuvres du passé, avec la tradition anglo-saxonne, où l'on dissèque collectivement des questions concrètes à base d'arguments logiques.

Quand on lui demande de définir son approche, elle répond : « analytique méliorative », un courant apparemment majeur aujourd'hui en éthique, qui consiste à mener un travail de redéfinition des concepts, tout en maintenant l'ambition que cela puisse contribuer à un changement social.

En 2018 Manon Garcia écrit son 1er livre « on ne naît pas soumise on le devient ». Elle étudie dans cet ouvrage la soumission du point de vue du dominé et pas du dominant, en cela elle renverse la perspective habituelle de l'étude philosophique. Elle y fait une étude phénoménologique de la soumission des femmes par l'expérience vécue, comme l'a fait en son temps Simone de Beauvoir dans " Le deuxième sexe". Selon elle, il existe deux formes de soumissions : l'une par la force, qui ne laisse pas d'autre choix et une autre plus complexe, plus volontaire, par laquelle les femmes y trouveraient un intérêt : plus d'attention masculine, un statut social valorisé. Leur consentement relèverait alors d'une sorte de « calcul coûts-bénéfices ».

Cependant, cette soumission ne serait pas liée à une quelconque « nature féminine », mais bien le résultat d'un conditionnement social.

Consentie, elle est due à l'adaptation des femmes à la domination masculine même si, objectivement ce n'est pas bon pour elles. Ce consentement n'est pas réellement un choix mais pour les femmes, conquérir sa liberté est encore plus dangereux.

En 2021, elle publie « La conversation des sexes, philosophie du consentement ». Dans cet essai sur le consentement, elle invite les hommes et les femmes à nouer une nouvelle « conversation sexuelle ». Elle y développe la complexité du mot consentement pour expliquer la distinction entre le sexe autorisé et le viol du point de vue juridique, mais également la différence entre le *bon* et le *mauvais* sexe sur le plan éthique. Elle se demande comment dans notre société actuelle où la féminité est liée à la soumission et la masculinité à la domination les relations intimes peuvent conduire à du sexe *moralement bon*. Elle interroge pour répondre à cette question le milieu BDSM qui fonde les relations sexuelles de domination sur la rédaction d'un contrat en bonne et due forme.

En 2023, dans le livre : « 23 penseuses pour 2023 », Manon Garcia part de la remise en cause du droit à l'avortement aux Etats Unis pour démontrer en quoi ce droit en France est en lien avec la disponibilité sexuelle des femmes. Elle explique comment la contraception et l'IVG, au-delà du fait qu'ils représentent une liberté pour les femmes, permettent aux hommes de jouir sans conséquences du corps des femmes. Elle prend aussi comme exemple les propos de Marcel Rufo (élever son enfant 2015) qui encourage les femmes à accueillir les supposés besoins de leur mari, aussi vite que possible après leur accouchement pour éviter qu'il aille voir ailleurs et qu'il jalouse l'enfant. La femme est toujours fondée sur une opposition mère/objet de désir.

En mai 2023, elle participe au Podcast de France Inter (Philippe Collin) - *Simone de Beauvoir, itinéraire d'une jeune fille rangée*.

Bénédicte H.



LA pensée du Petit Mario



“ Nulle vérité n'est absolue ni finale.
Ce qui compte, c'est l'action de penser, de sentir, et la liberté de réfléchir. ”



Je voudrais vous dire...

Je voudrais vous dire les mots les plus justes, pour parler de la disparition de Marie-Hélène.

Son nom est célèbre, son prénom tellement familier.

Mais, comme attendu, comme chaque fois qu'une figure éternellement présente (tout au moins le croyait-on) s'en va, ils ne viennent ni à la hauteur, ni dans le bon ordre.

Ainsi donc, faisons avec ce qui est, Mme Marie-Hélène Bougrain-Dubourg, membre fondateur de la Fédération Freudienne de Psychanalyse, s'en est allée. Avec elle, une femme humaniste, cultivée, curieuse de tout, engagée et fidèle en amitié, épicurienne, digne en toutes circonstances, une de ces personnalités qui vous invitent à avancer dans l'âge sans rechigner, dans une forme d'acceptation, avec envie, l'envie jusqu'au dernier souffle, la vie donc, dans toute sa complexité, sa richesse et ses contradictions.

Marie-Hélène Bougrain



Sans doute la personnalité et le parcours hors norme de Marie-Hélène étaient-ils nourris de tout cela.

Je voulais donc juste vous dire, combien la personne qu'elle était va nous manquer, et peut-être un peu la faire vivre, à travers ce manque, dans une forme d'éternité.

La parole est à Marie-Hélène maintenant.

Allez voir l'interview : « la quête de soi » :

<https://www.youtube.com/watch?v=qh0a2dPGYaQ>

Chrystel BENOIT-MARHUENDA

Le Billet Doux

Et voici éclore les roses premières le long des chemins, le parfum entêtant du jasmin, la fragrance sucrée de la fleur d'oranger. S'enfoncer de quelques pas dans les bosquets fleuris, longer les bordures de graminées et se délecter d'une sieste, le visage éclairé d'un soleil attendu.

Le Printemps nous invite à admirer les fruits de notre travail de jardinier. Les graines semées au fil des mois sont devenues les fleurs épanouies de notre jardin intérieur.

Cultiver notre jardin, nous conseillait Voltaire, mais aussi prendre le temps de s'y promener, d'humer les senteurs fruitées,



Villa Ephrussi de Rothschild

cueillir de nouvelles pensées pour en faire des bouquets.

En ces beaux jours, je vous souhaite un jardin verdoyant, où vous aurez plaisir à vous installer, un livre à la main, un jardin qui vous ferait oublier votre téléphone portable, vos mails, la rumeur du monde, la folie des Hommes.

Sous la glycine en fleur, votre main ouvre le portillon, peut-être irez-vous vous asseoir sur le banc au bord du bassin d'eau, les oiseaux accompagneront de leur chant mélodieux vos pas, et il n'y aura plus qu'à savourer l'Instant Présent.

Erika Journal

Qu'est-ce que la justice restaurative ?¹

Peut-être avez-vous lu le livre "V13" d'Emmanuel Carrière sur le procès des attentats du 13 Novembre. Dans cet ouvrage, l'auteur parle de la justice restaurative et aborde notamment l'entretien entre le père d'une victime des attentats et le père d'un des terroristes.

Des pratiques de médiation entre victimes et agresseurs existent depuis les débuts de la vie en communauté. Chez certains peuples africains on parle de palabre, chez les maoris de Nouvelle Zélande de conférence du groupe familial, ou encore chez les Indiens d'Amérique du Nord du cercle des sentences. Ces systèmes de justice traditionnelle considèrent généralement que l'agresseur s'est coupé de la société par l'offense qu'il a commise. Autour de l'an mille, il y a eu progressivement confiscation de ces pratiques par les États. Les premières expériences de justice restaurative, telle qu'on la connaît aujourd'hui, sont apparues dans l'Ontario en 1975, sous la forme de médiations victimes/auteurs. Cette pratique s'est développée aux États-Unis, en Australie, en Nouvelle-Zélande, au Canada et en Europe.

La justice restaurative consiste à faire dialoguer victimes et auteurs d'infractions (qu'il s'agisse des parties concernées par la même affaire ou non). Pour ses fondateurs, elle a d'abord été une alternative à la justice pénale classique. Pour Howard Zehr (criminologue américain), elle nous oblige à « changer d'optique¹ », à modifier notre regard sur les infractions et sur la façon de les traiter.

La priorité n'est pas de punir, mais de remédier aux dommages subis par les victimes, de reconstituer le lien social, en bref, de rétablir tout ce que le délit est venu altérer. Selon ces auteurs, il est important de dégager trois grands principes qui constituent le socle de ce modèle de justice : réparation, participation, responsabilisation.

Concernant la réparation du mal subi et des dommages causés par l'infraction, elle prend en compte les dommages matériels et les répercussions sur la vie des victimes et leur entourage. Au-delà de la restitution ou de la compensation financière, la réparation inclut une composante relationnelle, psychique, sociale et symbolique. Ensuite par sa participation, l'auteur des faits devient partie prenante du processus restauratif, il peut

apporter un éclairage sur les circonstances de l'infraction et sur les moyens de limiter la récidive.

Enfin la responsabilisation permet à l'auteur d'infraction de prendre conscience du mal commis et des répercussions de ses actes sur l'existence concrète des victimes. Le but ici n'est pas d'exclure ou de stigmatiser, mais au contraire, de conduire à la réintégration de l'individu condamné.

Lors de la médiation la victime exprime à l'agresseur le mal qui lui a été fait, elle peut aussi lui poser des questions se met alors en marche un « train d'émotions morales² » contenant d'énormes potentialités.

J. Braithwaite (criminologue australien)² a lancé le concept de « reintegrative shaming » : ressentir la honte de son délit, dans un environnement propice à la réintégration. Pendant longtemps, cette « réinsertion par la honte² » a été considérée comme l'émotion cruciale dans les conférences restauratives.

B. Cyrulnik, dans un entretien accordé au journal *Le cercle psy*, dit que la honte a joué un rôle dans l'évolution humaine car : « La honte nous permet de vivre ensemble, de nous côtoyer et de partager les mêmes valeurs, les mêmes préjugés... Le fait d'avoir honte ... participe probablement au sentiment d'appartenance qui est un excellent tranquillisant. La honte a un effet socialisant, sécurisant. »

En France, la première loi sur la justice restaurative a été votée en août 2014, et mise en œuvre par une circulaire en mars 2017. Elle prévoit que des mesures de justice restaurative peuvent être instaurées « à l'occasion de toute procédure pénale et à tous les stades de la procédure », ou dans la phase d'exécution de la peine. Ce texte pose plusieurs principes directeurs :

- la reconnaissance des faits ;
- l'information et le consentement des participants ;
- la présence obligatoire d'un tiers indépendant et formé sur ces mesures ;
- le contrôle de l'autorité judiciaire ;
- la confidentialité des échanges.

Ainsi, l'évolution amorcée par la loi du 15 août 2014 manifeste une réelle convergence entre les objectifs de la justice pénale et ceux de la justice restaurative. En ce sens, la peine a dorénavant pour fonction: de sanctionner l'auteur de l'infraction, de favoriser son amendement, son insertion ou sa réinsertion afin d'assurer la protection de la société.

A voir également le film « Je verrai toujours vos visages » de Jeanne Herry sorti en mars 2023.

Bénédicte H

¹ BÉAL C. "Justice restaurative et justice pénale", dans Rue Descartes 2018/1(N° 93), pages 58 à 71, Éditions Collège international de Philosophie.

² CARIO R. "La justice restaurative en France", dans Tiers 2016/2 (N°17), pages 139 à 154, Éditions Association Pour la Médiation Familiale.

Retrouvez les mots :

**Engagement – Contrat – Lien – Aventure
 Courage – Fuite – Responsabilise - Ethique
 Voyage – Risque – Promesse - Miser**



Aujourd'hui, la phrase du Petit Mario était de D.W. Winnicott

V H Y Q C D Z D O N G Ç T Y S E R V U J
 Q E H E X O K B V Z Z U C Ç D T Z J T A
 H O S U K U U X O V W N Y R Z I B T T Ç
 M U X Q G J J R Y Y N P U E I U P V H Y
 Y E M I S E R Q A E W G Z S J F L E W D
 E Z I H G E V J G G T P O P D U I T Ç V
 U P X T L Ç X X E T E Z Ç O X F E U X B
 E G N E E D L J F N U C V N Y E N S F W
 N W H D I D H T G E Q O V S A D P B K K
 U B A G Ç Z Y K P M S Q I A Z I W I K W
 B S T V H N M U B E I G Z B V K J D I P
 T A M N E J H P C G R C R I K R S G D R
 S W Q Ç Q N Q M O A V A Ç L V F T U U O
 D O E T Q M T K N G K M J I F Q G E M M
 F U T D O V U U T N B F Q S L U O L D E
 C Q Q L R R Y E R E Z D P E U A B R Ç S
 U A L Q P W X Y A E C I A A C V M E D S
 K V U H B L Y V T E U L E V F Ç K D J E
 D L R U M F P R K Q G E L D Y L M F D C
 P B R E X Z U Ç Q T D A R P T N W Q J K

TRAUMATIQUES
Les Fantastiques - Aventures du Fils de Freud par Pacha Urbano



FACHAURBAND.COM

Germaine Richier, née le 16 septembre 1902 à Grans (Bouches-du-Rhône), et morte le 31 juillet 1959 à Montpellier (Hérault), est une sculptrice française.

Ses intimes la surnommaient L'Ouragane du nom d'une de ses sculptures réalisées en 1949. Car « derrière le paravent de ses bonnes manières, derrière son sourire de Joconde égarée dans un univers qui ne semblait pas être fait pour elle, Germaine Richier n'était que feu, tension, volcan toujours prêt à exploser2. » https://fr.wikipedia.org/wiki/Germaine_Richier

Formée à la tradition d'Auguste Rodin et d'Antoine Bourdelle, Germaine Richier s'affirme comme profondément originale et radicale en à peine plus de 25 ans, des années 1930 à sa disparition précoce en 1959. Le parcours de l'exposition retrace chronologiquement sa trajectoire artistique, éclairant les grands thèmes qui nourrissent sa pratique sculpturale (l'humain, l'animal, les mythes...). Il révèle comment Richier opère une revitalisation de la figure, forgeant après-guerre de nouvelles images de l'homme et de la femme.

<https://www.centrepompidou.fr/fr/programme/agenda/evenement/AQyCGJA>



Du 1er Mars au 12 juin 2023 L'exposition est organisée par le Centre Pompidou, Paris. Et au musée Fabre du 12 juillet au 5 novembre 2023.

A retrouver en BD « Germaine Richier - La femme sculptrice » de Laurence Durieu et Sandra Tosello

Photos : Pinterest.fr

Conception - Rédacteur en Chef :
 Armand Darsel

Réponse au jeu du mois de mars : Albert Einstein

